Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 15 (1907)

Heft: 2

Artikel: La Croix-Rouge russe pendant la guerre russo-japonaise [fin]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-548917

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

N° 2. — XVe année. 15 février 1907.

LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire

Page
La Croix-Rouge russe pendant la guerre russo-japonaise. Extraits d'une conférence faite à Paris par le médecin principal de 2e classe Follenfant 13
L'Ecole de gardemalades de la Croix-Rouge, à Berne 18
La Scarlatine et son traitement 22

La Croix-Rouge russe pendant la guerre russo-japonaise

Extraits d'une conférence faite à Paris par le médecin principal de 2e classe *Follenfant*, attaché à la Mission française aux armées russes de Mandchourie.

(Fin.)

SŒURS LAÏQUES DE CHARITÉ.

Sous la haute surveillance du personnel directeur et médical de la Croix-Rouge, la cheville ouvrière de toutes ces formations sanitaires a été la sœur laïque de charité; sans elle, les hôpitaux permanents ou temporaires de campagne auraient ressemblé à ce qu'ils sont dans tous les pays où l'on emploie seulement des hommes; tandis qu'en Mandchourie, ces hôpitaux se sont distingués par une propreté, un ordre, un souci de bien-être, que la surveillance et les soins féminins peuvent seuls obtenir.

Dans notre Occident, les congrégations religieuses, dont autant que personne j'apprécie le dévouement, ont monopolisé pendant longtemps les soins aux malades des hôpitaux; en Russie il n'en fut pas de même: les ordres monastiques orthodoxes sont surtout contemplatifs, rarement enseignants, presque jamais hospitaliers; les soins aux malades furent, en tout temps, l'apanage de femmes dévouées, laïques et volontaires; il va sans dire que, la plupart du temps, ces femmes appartenaient soit à la bourgeoisie, soit à la noblesse, c'est-à-dire en réalité aux catégories sociales dont les femmes n'ont pas les soucis continuels de la lutte pour la vie journalière, et sont moins absorbées par les soins du ménage et l'éducation des enfants.

Le contact perpétuel des femmes de la société russe, avec les misères d'un peuple peu prévoyant, peu instruit, mais doué d'une bonté native si grande et capable d'une reconnaissance si touchante, ont naturellement disposé la femme russe à cultiver dans son cœur la fleur de la philanthropie et de l'humanitarisme. D'où l'enthousiasme de toute âme russe pour les œuvres et les idées charitables, sa tolérance inlassable même à l'égard des indifférents et des malveillants.

Enthousiasme n'est pas un mot trop fort pour caractériser la passion de dé-

vouement et de sacrifice qui s'est emparée des étudiantes, des institutrices, des employés féminins des grandes administrations, des femmes et des filles des officiers et des fonctionnaires, des commerçants, des propriétaires; je ne voudrais oublier aucune classe de la Société; toutes méritent le même éloge.

Mais il ne suffit pas de posséder, dans son cœur, des trésors de dévouement; il faut encore savoir être utile et avoir appris ce qui est réellement utile. C'est ce qu'ont très bien compris les dirigeants de la Croix-Rouge; ils n'ont accueilli dans leurs organisations personne qui n'ait prouvé, par un examen, sa capacité d'être utile et son savoir. De tout temps, il exista dans les villes de Russie des congrégations laïques, en ce sens, qu'aucun vœu religieux, aucune discipline spécialement religieuse ne maintient les associées sous une règle quasi monastique; ces associées ont bien un uniforme spécial, robe sombre et petit bonnet en linge blanc; elles doivent obéir aux ordres de la supérieure, mais elles peuvent quitter librement la communauté et continuer à voir leur famille; les jours de congé, elles sont absolument libres d'aller et de venir, de se promener, de vivre de la vie ordinaire, de revêtir même, le cas échéant, d'autres habits que ceux de la congrégation; en somme, elles continuent à participer à la vie familiale et sociale en dehors de leur service régulier. La plus ancienne de ces congrégations est celle de l' « Exaltation de la Croix », qui a fait ses preuves pendant les guerres de Crimée et de Turquie; après celle-ci, les plus connues sont: les congrégations de Sainte-Eugénie, de Saint-Georges, de Saint-Alexandre, etc. Ces congrégations sont actuellement au nombre de 90, subventionnées par la Croix-Rouge, enrichies par des fondations ou dotées de revenus spéciaux; elles possèdent à Pétersbourg et dans quelques autres villes de très grands hôpitaux où sont accueillis les malades de toutes catégories et de toutes religions. Ces hôpitaux sont administrés par les congrégations elles-mêmes, et les plus illustres médecins ou chirurgiens de la Russie sont heureux de rencontrer dans leurs salles un personnel instruit et dévoué, sur lequel ils peuvent aveuglément compter.

Ces hôpitaux sont parmi les plus luxueux et les mieux tenus que j'ai rencontrés dans ma carrière médicale; quand je dis luxueux, je parle du luxe de confortable et de propreté qu'il est indispensable de fournir à ceux qui souffrent, et pour qui ce confortable est une nécessité thérapeutique.

En entrant dans ces hôpitaux, on n'éprouve pas le sentiment un peu triste que l'on éprouve en pénétrant dans les locaux, où la propreté et le confort sont le résultat d'une administration ferme, éclairée, mais un peu indifférente; on y sent, comment dirais-je, plutôt la chaleur du foyer familial; on y sent que le malade est chez lui, soigné avec amour; on sent qu'on ira au-devant de ses désirs, même inconscients; le malade y subit l'influence calmante de la femme, et surtout de la femme d'un rang et d'une éducation supérieurs à son propre rang et à sa propre éducation.

Ce n'est pas l'appât d'une faveur ou l'espérance de voir sa gourmandise satisfaite qui fera respecter par le malade la discipline, ou qui le fera obtempérer aux désirs de la sœur, mais plutôt la crainte de déplaire à celle qu'il estime et dont il ne veut pas choquer, par sa brutalité, ni la bonté, ni l'éducation qu'il connaît: le malade obéit et se tient propre pour faire plaisir à la sistritza, à la petite sœur, car cette appellation de sistritza est la seule employée par les Russes; pas de madame la supérieure, pas de madame la

surveillante, pas de ma bonne mère; non vraiment, pas tant de cérémonies, pas de qualificatif hiérarchique ou patelin, sistritza suffit, et ces dévouées, consciéntes des misères de la vie, dont le cœur est encore tout chaud des effluves du foyer familial, sont vraiment les sœurs de ceux qui souffrent.

Non seulement, ces grandes congrégations possèdent des hôpitaux pour les malades ayant besoin de soins prolongés, mais encore elles possèdent ce qu'on appelle en France, des dispensaires, où peuvent recevoir des consultations, des soins et des médicaments, les malades qui peuvent encore continuer leurs travaux ou vivre en famille. Ces dispensaires ont une immense clientèle. A l'Exaltation de la Croix, par exemple, le plus ancien dispensaire de Pétersbourg, il ne se passe pas de jour sans que plusieurs centaines de pauvres se présentent; dans un long couloir, sont disposés des cabinets de médecins, de chirurgiens, de spécialistes, et chaque arrivant est dirigé par une sœur dans le cabinet où sa maladie l'appelle. Afin de ménager la susceptibilité de chacun, le malade aura dû acheter en entrant un ticket de 0 fr. 25 qui lui donnera droit à la consultation, aux objets de pansement, aux médicaments, etc. Il est dispensé de ce paiement s'il est inscrit sur la liste officielle des indigents, mais beaucoup préfèrent ne pas faire valoir ce droit et acquitter le ticket.

Les congrégations qui possèdent et dirigent ces hôpitaux et ces dispensaires comprennent un noyau de sœurs professionnelles qui font de cette œuvre le but de leur existence: mais elles sont aussi de grandes écoles de sœurs de charité, dans lesquelles viennent passer six mois ou même deux ans, suivant qu'elles veulent être infirmières ou aide-médecins, quantité de femmes ou de jeunes filles de bonne famille; ces femmes et ces jeunes filles sont internes ou externes et portent le costume de la communauté, mais elles ont des jours et des heures de sortie, et peuvent, quand il leur convient, rentrer dans leur famille. Elles suivent des cours d'anatomie résumée, de médecine et de chirurgie usuelles; on leur apprend autant que possible, non à faire de la médecine et à se croire des savantes, mais plutôt à reconnaître les cas qu'elles peuvent soigner seules et les cas où il faut absolument appeler la science médicale; on leur enseigne surtout à ne pas nuire par excès de zèle.

Ainsi, ces élèves reçoivent l'enseignement pratique, et je vous assure que pour toutes ces jeunes femmes, l'asepsie des mains et des vêtements dans les services chirurgicaux n'est pas un mythe; elles ne se contentent pas d'un à peu près relatif et toujours dangereux. De même, dans les services médicaux, les analyses, les températures, les soins généraux ou particuliers sont leur partage, et elles en rendent un compte régulier aux médecins de service. Elles n'oublient pas pour cela le rôle consolateur qui est l'apanage spécial de la femme; leurs éducateurs féminins leur disent que l'homme, même dévoué, est souvent brutal, peu prévoyant, qu'il oubliera certains petits soins dont il ne comprend pas l'utilité immédiate et directe, qu'il manquera souvent de patience si la maladie est longue, se montrera susceptible si un malade lui envoie quelque rebuffade, ne se préoccupera nullement des souffrances morales ou des peines familiales; enfin, que l'homme ne trouvera pas, dans son cœur, les paroles qui adoucissent la souffrance des mourants, et ne prodiguera pas à ceux-ci les petits soins qui sont si touchants.

C'est aux femmes qu'incombent les soins moraux. Le malade ou le blessé est une pauvre loque humaine, découragée et souf-

frante, dont l'esprit et les désirs se rapprochent de ceux des enfants; des femmes, seules, sont capables, physiquement et moralement, de compatir à ces besoins et de comprendre ces désirs. Non, vraiment, il ne faut pas que nos soldats soient abandonnés à l'indifférence masculine, ou du moins que cet abandon dure le moins de temps possible.

C'est ce qu'ont bien compris nos sœurs russes, élèves ou maîtresses des grandes congrégations laïques dont j'ai parlé; et c'est pourquoi lorsque la guerre russo-japonaise a éclaté, une véritable fièvre de dévouement s'est emparée d'elles toutes. Dès le début, presque toutes les professionnelles et, avec elles, toutes les élèves, anciennes ou nouvelles, sont parties pour le théâtre de la guerre. Il est évident que, quelque nombreuses que fussent les élèves de ces congrégations, leur nombre fut rapidement insuffisant; il fallut créer des cours spéciaux où l'instruction se fit plus rapidement; on exigea trois mois à la fin de 1904; mais les besoins devenant de plus en plus urgents, on se contenta de six semaines; au bout de ce temps, les élèves passaient un examen assez sérieux, et on les dirigeait sur l'Extrême-Orient, par groupes de dix à vingt, sous la conduite d'une sœur plus ancienne ou paraissant plus expérimentée.

C'est alors que commençait vraiment l'apostolat de la sœur de charité russe, et cet apostolat n'a pas toujours été exercé sur un chemin semé de roses. Patience, mépris du confortable, habitude des privations, insensibilité aux intempéries, inaltérable bonne humeur, il fallait bien posséder toutes ces vertus pour affronter ce long voyage. Nous qui trouvons qu'un parcours de vingt-quatre heures est un voyage fatigant, que dirons-nous de trente jours en plein hiver sur le Transsibérien, la plupart du temps en troisième classe, dans des compartiments pourvus de bancs non rembourrés servant de couchettes! Ces wagons étaient bien chauffés, c'est vrai, quelquefois trop; mais il y avait les retards des trains, les arrêts interminables dans les gares ou en pleine campagne, la recherche parfois difficile des aliments dans les buffets envahis par la foule; sans compter les ennuis causés par des voyageurs parfois peu recommandables.

A l'arrivée dans les centres hospitaliers, une maison quelconque, généralement rudimentaire, recevait ces sœurs; elles étaient logées alors dans des dortoirs où elles avaient, pour tout sommier, des planches; pour couvertures, celles qu'elles avaient apportées. Le seul confortable qu'elles rencontraient était l'excellent chauffage russe; toutes ces maisons étaient bien et hygiéniquement chauffées, et il faut bien avouer que, dans ces pays, le chauffage est une chose indispensable à la vie; heureusement les Russes sont maîtres dans l'art d'organiser celui d'une maison.

Mais ce voyage et ce séjour dans les maisons de refuge était supporté impatiemment par ces sœurs enthousiastes; leur hâte de se dévouer leur faisait considérer ce stage comme la partie la plus ennuyeuse de leur rôle, leur noviciat, pour ainsi dire.

De ces maisons de refuge partaient journellement les plus favorisées, c'est-à-dire celles qui avaient obtenu le plus tôt leurs places dans les hôpitaux mobiles de l'armée et dans les hôpitaux de la Croix-Rouge; la joie des partantes éclatait sur leur visage; surtout celles envoyées à l'avant de l'armée — se montraient exubérantes de satisfaction; les autres, qui devaient se cantonner dans les trains sanitaires ou les hôpitaux de Kharbine jalousaient les heureuses..... Aider le chirurgien, voilà la place enviée de toutes les sœurs, mais elles s'aperçoivent bientôt que cet emploi est l'apanage d'un tout petit nombre,

choisi surtout parmi les sœurs professionnelles. Les autres doivent s'occuper de la cuisine, des bains, de la lingerie, des distributions, des soins aux grands malades, de la propreté intérieure des salles.

En effet, je crois que ce serait se faire une fausse idée du rôle de la sœur de charité, de croire que faire un bandage, préparer aseptiquement les instruments du chirurgien, aider celui-ci à donner le chloroforme, assister, en un mot, à une opération, sont ce qu'il y a de plus important; c'est là le rôle d'une femme ayant passé de longs mois dans un service de chirurgie; sinon, le chirurgien serait plus préoccupé de son aide que de son opération elle-même, obligé qu'il serait de surveiller les maladresses, résultat fréquent d'un excès de zèle ou de douceur; le célèbre mot « ne touchez pas » serait souvent répété, et sur le ton du commandement, si la sœur de chirurgie n'était pas absolument experte. Au reste, on n'opère pas tous les jours à la guerre, on opère même rarement, et la sœur de la salle d'opération a bien des heures libres. Mais les sœurs qui ont constamment du travail, ce sont celles qui ont le service général des salles. Tenir le cahier de visite, faire observer les prescriptions du médecin, prendre les températures, surveiller les malades délirants, les tenir propres, les changer de linge, leur donner à boire et à manger, en un mot, les soigner comme des enfants qu'ils sont, voilà le rôle principal des femmes, voilà à quoi ont été employées dix-neuf sœurs russes sur vingt. L'école du dispensaire a du bon et prépare à apprendre, mais il faut avoir vécu quelque temps dans un hôpital, au chevet des malades et des mourants: pour savoir son rôle et pour être prêt à le répéter, il faut l'avoir appris avant la guerre.

Avec notre général, j'assistais un jour, à la gare de Kharbine, au départ du 5e hôpital du zemstvo de Moscou, où nous connaissions une dame-chirurgien, ancienne élève de la Faculté de Montpellier; nous admirions le dédain du confort et la modestie du personnel féminin de cet hôpital; pourtant celui-ci comprenait parmi les sœurs, des personnes riches de Moscou. L'une d'elles, femme d'un industriel de Toula, possédait plusieurs millions de roubles. Au milieu d'un tas de sacs et de paquets, qui nous paraîtraient ici extravagants, une vingtaine de femmes, coiffées de bonnets de fourrure, enfoncés jusqu'aux oreilles, ou de bachlicks, laissant voir seulement quelques frisons de cheveux, vêtues de fourrures grossières, s'installaient pour voyager plusieurs jours dans un wagon à marchandises chauffé par un poèle perforé; leurs fourrures, étendues le soir sur le plancher, devaient servir de couchettes; quant à la cuisine, un fourneau à pétrole suffisait à tout. On aurait dit un wagon de ces émigrants pauvres que nous voyons quelquefois traverser la gare Saint-Lazare. L'inaltérable bonne humeur et l'ardeur de dévouement de ces femmes les empêchaient de voir et de sentir leurs misères. Cet hôpital se rendait dans la petite ville de Mammakaï, où sévissait une épidemie de fièvre typhoïde, et nous avons su qu'il y fit de bonne, de très bonne besogne.

J'ai estimé à environ 8000 le nombre des sœurs de charité qui rejoignirent cette armée d'un million d'hommes, ou qui firent le service d'infirmière de la Croix-Rouge en Russie, en Sibérie et le long du Transsibérien. Ce chiffre est au-dessous de la vérité si l'on y comprend un très grand nombre de mères, de femmes, de filles d'officiers; celles-ci se firent infirmières sans être véritablement incorporées dans le personnel hospitalier. A Kharbine, en particulier, chaque sœur de service était secondée par une ou plusieurs de ces volontaires.

Mais, je ne puis oublier qu'un certain nombre de ces sœurs de charité furent victimes de leur dévouement.

La Croix-Rouge russe ne laissera pas leurs noms dans l'oubli et les inscrira sur son Livre d'Or. Plusieurs furent blessées sur le champ de bataille; à Liao-Yang, l'une d'elle dut subir l'amputation d'un membre; un très grand nombre contractèrent des maladies contagieuses en faisant leur service à l'hôpital, ce champ de bataille des épidémies.

Ces sœurs ont montré une fois de plus que les femmes peuvent, comme les hommes, souffrir et mourir pour la défense de leur pays, et cet exemple d'héroïsme ne sera pas perdu. Le cas échéant, les femmes françaises sauront, comme nos sœurs russes, élever leur cœur à la hauteur du courage de leurs fils, de leurs maris et de leurs frères; et notre Patrie, victorieuse et sauvée par ces sacrifices, accomplira ses destinées providentielles.

L'Ecole de garde-malades de la Croix-Rouge, à Berne*)

Nous voudrions renseigner aujourd'hui nos lecteurs sur une institution fondée il y a quelques années par la Société centrale de la Croix-Rouge suisse, nous voulons parler de l'Ecole de garde-malades de la Croix-Rouge, créée à Berne, et qui est maintenant en pleine activité. Cette école a pour but de former un personnel féminin instruit, capable de soigner les malades avec intelligence, sollicitude et dévouement, que ce soit au service de la Croix-Rouge en temps de guerre ou au sein même de la famille en temps de paix.

Ce qui distingue cette école des maisons de diaconesses proprement dites, c'est son caractère essentiellement national et laïque. C'est une institution aux principes larges, dans laquelle on respire un vrai souffle de liberté. L'Ecole de la Croix-Rouge à Berne, de même que l'Ecole de la Source à Lausanne, ouvre ses portes à toutes les bonnes volontés. Elle offre à toutes les personnes désireuses de se dévouer à ceux qui souffrent, l'occasion d'acquérir toutes les connaissances indispensables, en leur laissant ensuite pleine faculté d'exercer leur vocation dans le milieu pour lequel elles se sentent le plus d'aptitudes ou vers lequel elles sont plus particulièrement attirées.

Pour bien faire saisir l'utilité de l'Ecole de garde-malades de Berne, exposons en quelques lignes son organisation, les conditions à remplir pour l'admission et la situation faite aux élèves qui, une fois leur éducation terminée, désirent rester au service de la Société suisse de la Croix-Rouge.

Tout d'abord disons que le beau bâtiment dans lequel se trouve cette école est en même temps une clinique où sont traitées les maladies les plus diverses et où l'on pratique des opérations. Les malades sont, en général, soignés dans des chambres particulières; mais il y a aussi des salles communes. Le bâtiment est situé en dehors de ville, sur une élévation dans le quartier du Stadtbach; c'est dire que la vue, l'air, la lumière et le soleil n'y manquent pas. Il est entouré d'un jardin bien entretenu et il impressionne, dès l'abord, favorablement le visiteur, qui n'est pas déçu lorsqu'il y a pénétré.

Plusieurs médecins sont attachés à l'établissement et donnent aux élèves les cours qui sont indispensables à celles-ci pour

*) Tiré des « Feuilles d'hygiène », n° de janvier 1907.